

CHRISTIAN LEMIEUX-FOURNIER

# Trou blanc

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

DU MÊME AUTEUR

*Dans les crocs du tyran*, Montréal, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1997 (épuisé).

*Le Secret du coffre au pélican*, Montréal, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1997 (épuisé).

*Panique dans la ménagerie*, Montréal, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1997 (épuisé).

*La Guerre aux mensonges*, Montréal, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1998 (épuisé).

*Marie et les deux François*,  
Montréal, Les éditions Sémaphore, 2010

# Trou blanc

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-19-6 (PAPIER)  
ISBN : 978-2-923107-64-6 (PDF)  
ISBN : 978-2-923107-65-3 (EPUB)  
© Les Éditions Sémaphore et Christian Lemieux-Fournier, 2011  
Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2011

Diffusion Dimedia  
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde  
www.librairieduquebec.fr/

*Couverture :*  
Marie-Josée Morin  
m-j.morin@entrep.ca

*Illustration de la couverture :*  
Sylvain Bouton

*Éditions électroniques :*  
Jean Yves Collette  
jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

CHRISTIAN LEMIEUX-FOURNIER

# Trou blanc

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



*À Alain, Bernard, Sylvie et Josée  
Fraternellement*



# 1

**JE M'ATTENDS TOUJOURS AU PIRE.** Il m'arrive donc souvent d'être agréablement déçu ou très peu surpris devant un nouveau souci. Un malheur appréhendé frappe sûrement moins qu'un ouragan ou une décharge électrique. Du moins, il ne heurte pas l'imagination. Prévoir le malheur en réduit la taille. La tuile qui me tombe dessus m'attriste, mais je suis plutôt content de la juger petite. Par contre, l'arrivée d'un plaisir, d'une chance soudaine, m'étonnerait beaucoup, me procurerait sûrement un bonheur énorme, une joie gigantesque, une soie fabuleuse...

À moins de me tuer net, d'arrêter les battements de mon cœur trop surpris... Je ne sais pas comment je réagis devant un événement heureux.

Il y a six mois, ma femme m'a quitté. Je m'y attendais. Cela m'a tout de même affligé. Un sentiment d'échec m'a envahi. Nous vivions ensemble depuis une quinzaine d'années. Ça compte. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Par paresse, nous avons laissé notre mariage dériver. Comme s'il était extérieur à nous, ne nous concernait pas vraiment. En tout cas, c'est ainsi que je vois ça. Je ne devrais pas parler pour Myriam. C'est injuste. Je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête. J'ai même de la difficulté à savoir ce qui se passe dans la mienne. Il faut dire que nous voulions des enfants et que nous n'en avons pas eu. Voilà. C'est comme ça. Avons-nous abandonné la partie ? La jugeant fade sans progéniture ? Je ne sais pas. Nous n'en avons jamais parlé. Nous aurions peut-être dû. Bof... La vie prend du poids avec le temps et s'essouffle plus rapidement. Je laisse aller. Parfois, un grand sentiment d'indifférence m'habite. J'éprouve un curieux détachement face aux choses et aux événements, comme si le mouvement du monde se situait à l'extérieur de mon univers. Je marche dans la rue et je m'en fous. Je n'accroche pas. La vie me coule dessus comme l'eau sur le dos d'un canard. Je ne me mouille pas. Il y a bien sûr la peinture qui arrive encore à m'échauffer. Parfois, je suis heureux, quand je dessine ou je peins. Rarement. Plus jeune, j'avais des prétentions d'artiste peintre. Une confiance

inébranlable. J'étais le meilleur. Le prochain Picasso. J'ai tout de même exposé à quelques reprises et il m'arrive encore de frissonner en peignant...

Curieusement, je parle d'indifférence, alors que je me sens de plus en plus préoccupé. Il y a quelque temps, une rencontre m'a bouleversé. Un choc ! Je marchais dans la rue, banalement, comme quelqu'un qui marche dans la rue et qui s'en fout. On a crié. Quelqu'un a crié quelque chose. Quelqu'un m'a interpellé.

— Hé Dan ! Tu snobes les vieux amis ? Tu fais semblant que tu me reconnais pas ?

Je me suis arrêté. Je m'appelle Daniel. Et je me suis approché d'un clochard assis par terre, dans la neige. Il avait bu. Il était sale.

— Excusez-moi, monsieur, mais je ne vous connais pas.

J'ai plusieurs défauts, mais je suis d'une politesse exemplaire avec tout le monde.

— Bin voyons tabarnak ! Regarde-moi comme il faut !

Je l'ai regardé. Attentivement. Un homme mal rasé, cheveux longs et plutôt blancs, collés en paquets, dents jaunes, manteau troué, et à qui je donnais au moins une soixantaine d'années... Tout cela ne me rappelait rien. J'ai haussé les sourcils.

— J'suis un ami d'enfance. On a campé ensemble. On a fait des coups ensemble. Maurice Major ! Tabarnak ! Réveille ! Hostie !

Tout à coup, je l'ai reconnu. Vaguement. En enlevant les couches récentes de la vie, le vernis des dernières années, Maurice Major était en dessous. Encore criard et désagréable. Et ça m'a fait plaisir de revoir un ami d'enfance qui avait encore plus mal réussi que moi dans la vie. J'aime bien avoir des encouragements. C'est rare que ça se produit. Malgré mes études universitaires, ma maîtrise en arts visuels, je suis un travailleur manuel, col bleu dans l'imprimerie. J'ai toujours cru que l'on s'arracherait mes tableaux et que je deviendrais riche et célèbre. Je commence à douter...

— Si t'étais un monsieur, tu me paierais une grosse bière à la taverne au coin de la rue, a dit Maurice en se relevant.

Je me suis souvenu qu'il était beaucoup plus grand et costaud que moi et j'ai répondu :

— Avec plaisir, monsieur.

Ma politesse l'a étonné. Pas beaucoup. Un petit peu. Puis l'immense plaisir d'aller prendre une grosse bière a pris toute la place et a illuminé son visage. Nous sommes entrés à la taverne Herb's, à l'angle du boulevard Saint-Laurent et de la rue Saint-Antoine, en face du journal *La Presse*. À cet endroit, on le connaissait très bien et cela se voyait facilement qu'il n'en était pas à sa première visite. Il y avait de la musique *rock* à la radio. Peu de clients. Une table de *pool* au tapis vert coiffée d'un lustre Budweiser. Je me sens bien dans les tavernes d'antan. Il n'y a pas de chichis et l'on est bien assis, sur des chaises confortables, en bois, avec accoudoirs, de vraies chaises de taverne. J'ai commandé deux grosses bières et j'ai regardé un homme âgé qui dormait la tête appuyée sur la table. Je ne savais pas trop quoi dire. Comment ça va ? ne me semblait pas à-propos. Et j'ai une mémoire d'une efficacité douteuse, lilliputienne. J'oublie tout. Surtout le passé.

Évidemment, cela ne facilite pas la conversation. L'arrivée de la bière a créé une heureuse diversion. J'ai payé et je me suis accroché à mon verre. Cet inconnu surgi de mon passé buvait goulûment à la bouteille, tout en me regardant avec intensité. Du moins, il me semble. Il a bien fallu que je dise quelque chose.

— Est-ce que vous habitiez à Laval ?

— Bin oui tabarnak ! J'étais à trois rues de chez vous.

Si près de chez moi ! Que le monde est petit ! Par la suite, j'ai appris que ce type avait fait tout son primaire avec moi. C'est fou ! Il se souvenait d'une foule de détails : le nom de l'école, celui des professeurs, de mon statut de premier de classe...

— Hostie que tu faisais chier tout le monde !

— Pardon ?

J'étais baveux aussi, paraît-il. Je l'écoutais. Certains éléments me rappelaient quelque chose, un nom parfois... Mais, en gros, je nageais dans le brouillard. Il a rapidement terminé sa bière et m'a demandé de lui en payer une autre. Ce que j'ai fait.

— Gagnes-tu beaucoup d'argent avec la peinture ?

Alors là, ça m'a fait plaisir. Il savait que j'étais peintre ! Alors que j'en doute moi-même ! Il avait lu, autrefois, dans un journal local, un article mentionnant une de mes expositions à la Maison des arts de Laval. Il y a six ou sept ans. J'ai répondu par un sourire et j'ai commencé à parler de peinture, de couleurs, de plaisirs, de difficulté à trouver ma voie... Il m'a sèchement coupé la parole...

— Tabarnak ! T'es aussi *fif* qu'avant ! Je m'en câlice de ta peinture. J'veux savoir si tu fais de l'argent.

Ça m'a rappelé des souvenirs. De l'impossibilité de parler de certaines choses avec certaines personnes. Du malaise que l'on ressent souvent. De l'envie de couper court et de partir. J'ai pensé m'expliquer. À quoi bon...

— Je travaille dans l'imprimerie. Je porte une belle chemise bleue avec mon nom écrit dessus. Je peins pour mon plaisir.

— Y paraît que vous êtes bien payés dans l'imprimerie. C'est-tu vrai ?

— Je gagne bien ma vie.

Il a bu une grosse gorgée et m'a regardé d'une drôle de façon. Je n'avais pas envie de parler. Je me suis mis à regarder la mousse qui disparaissait sur ma bière.

— Bon. Je suis bien content de vous avoir rencontré, mais il va falloir que j'y aille.

— Bin voyons mon Dan ! Ça fait tellement d'années qu'on s'est pas vus. Tu vas pas partir de même. Surtout après tout ce que j'ai fait pour toi.

Je l'ai regardé sans comprendre. De quoi parlait-il ? J'ai cherché dans ma mémoire : la place était claire, nette et vide. Un sou neuf. J'ai fermé les yeux. Rien à déclarer. Je suis resté assis. Par curiosité. De toute façon, je n'avais rien de particulier à faire. Je ne travaillais pas avant le lendemain. J'avais du temps. J'aurais pu aller peindre. Je suis resté assis. Il voulait encore une bière. Nous en avons pris chacun une autre.

— De quoi parlez-vous exactement ?

Monsieur Major a ri d'un gros rire gras ; un rire friture profonde qui salit tant les doigts.

— Tabarnak ! T'as pas l'air d'avoir une grosse grosse mémoire !

Il ne m'apprenait rien. Je ne l'ai pas contredit. Je l'ai laissé continuer. Il a essayé de raviver mes souvenirs : il m'a parlé de colle que nous avons sniffée ensemble, de pot et de haschisch que nous avons fumé, de bières qu'il m'avait généreusement procurées. Tant de générosité passée m'a étonné. Mais dans ce qu'il me racontait, il y avait du vrai. Ce n'était pas qu'un tissu de mensonges. Cela m'intriguait. Je l'écoutais. Et parfois je me revoyais. Certains souvenirs refaisaient surface. Ce que j'en ai gaspillé du temps. C'était vrai. Je replaçais certaines choses. Lui, je l'avais côtoyé de l'âge de onze à dix-sept ans, à peu près. Nous n'étions pas des amis intimes. Nous faisons partie de la même gang et partageons un même vide existentiel.

— Pis t'as été chanceux que j'sois là. Tabarnak ! Oui, à t'aider à l'école ! Ah ! Christ oui !

J'ai souri. Amusant. Au secondaire, j'ai fait les dernières années du cours classique et il était au profil général, avec des cours de métier. Nous allions à l'école Curé-Antoine-Labelle, à Sainte-Rose. Nous n'avons jamais eu un seul cours ensemble.

À l'école, on ne se voyait jamais. Je lui en ai fait la remarque.

— Tabarnak ! On prenait l'autobus ensemble matin et soir. Pis des fois, on foxait ensemble.

C'était vrai. Dans tout ce qu'il disait, il y avait une indéniable part de vérité. Je l'écoutais avec curiosité. Il racontait des anecdotes savoureuses qui le faisaient bien rire. Quelle folle et belle jeunesse nous avons vécue ! J'en doutais. Je ne voyais rien de beau dans cet étalage de petites médiocrités inélégantes. Une fois, nous aurions couru après une fille dans le parc et nous lui aurions « pogné les boules » à tour de rôle. Maurice Major riait. Je m'en suis souvenu... Et cela m'a laissé songeur, et triste. Major aussi. Je crois. Il a changé d'attitude, est devenu plus sérieux et m'a regardé d'une drôle de façon, avant de poursuivre la conversation sur un autre ton.

— T'as l'air de t'en tirer plutôt bien... he... comme tu vois, je traverse une mauvaise passe...

Ça doit être ça qu'on appelle un euphémisme, que je me suis dit, tout en le voyant venir de loin avec ses gros sabots. Pourquoi prendre d'aussi longs détours ? Je donne toujours à qui me demande.

— Si tu pouvais me prêter un peu d'argent, ça m'aiderait. J'ai souri. Je le fais fréquemment. Je souris tellement que je me ride le visage. Un vrai benêt. Pourtant, il n'y a pas de quoi sourire autant. Je lui ai tendu un billet de dix dollars.

— Tabarnak ! Tu pourrais être plus généreux avec un ami d'enfance. Surtout que t'aurais été dans le trouble, hostie, pis pas à peu près, si j'avais pas été là.

— Mais de quoi parles-tu au juste ? Tu commences à m'énerver.

Il s'était fâché à la vue du billet. Il m'a exaspéré en reparlant de cette aide inespérée. J'en ai oublié de le vouvoyer.

— Tu te souviens qu'on a été camper ensemble en Abitibi en 1970 ?

Alors là, il m'a coupé le sifflet. Un lieu, une date, une activité... Tout ça ensemble. Ça fait beaucoup pour quelqu'un qui a une mémoire plus que défaillante. Oh la la ! J'ai cherché...

Oui, c'est vrai que j'ai voyagé pas mal dans ma jeunesse. 1970. C'est loin. Très, très loin...

— Tabarnak ! J'te dis que t'allumes pas vite pour un premier de classe. À Val-d'Or !

Alors là, ça m'éclairait. Val-d'Or, ça me disait quelque chose. J'ai dû offrir un visage moins éberlué.

— J'vois que tu commences à te rappeler un peu. Y était temps, tabarnak !

C'était beaucoup dire. J'étais déjà allé en Abitibi, plus précisément à Val-d'Or, ça, c'est sûr. Mais pour la date et l'activité, j'étais encore dans le brouillard.

— On était parti sur le pouce, moé, toé, Benoît Labonté pis André Brodeur, pour aller camper dans les Laurentides.

— Hein ! ? Qui ? Où ?

Tant de précisions me faisaient sursauter. J'en oubliais de faire des phrases complètes. Un visage souriant a bien vite suivi le nom de Benoît Labonté. Un visage souriant et plein de boutons. Lui, c'était un gars vraiment sympathique. Il m'avait téléphoné pendant plusieurs années, il essayait de me retrouver par l'entremise de mes parents. Un ami. Je ne sais pas pourquoi je ne répondais pas. J'ai bêtement laissé cet ami s'en aller. En fait, j'ai bêtement laissé s'en aller tous mes amis. Depuis que ma femme m'a quitté, nous ne sommes pas très nombreux autour de moi. Un autre bel euphémisme. Je suis seul.

— Hostie de tabarnak ! On est parti sur le pouce dans les Laurentides, deux par deux. On n'a pas aimé ça. On revenait à Laval, pis t'as eu l'idée d'aller faire du pouce de l'autre bord de la rue. Pour le fun ! Hostie de malade ! Pis on s'est retrouvé à Val-d'Or.

— C'est possible, que j'ai tout de suite répondu.

Le fait de voyager deux par deux me paraissait plausible. Quatre gars ensemble, on serait encore sur le bord de la route ! Et aussi la façon d'arriver par hasard quelque part. Ça, c'était vrai. J'ai toujours voyagé ainsi. Il a eu l'air d'apprécier que je ne le contredise pas. Il a continué à raconter, à parler de ce voyage qui ne lui avait pas plu, à décrire un parc à Val-d'Or où nous aurions rencontré des filles qui nous avaient accompagnés jusqu'au terrain de camping. Une bonne marche d'une heure... J'écoutais avec attention. Il y avait une certaine cohérence dans toute cette histoire. Cela n'était pas impossible. J'essayais de me souvenir de quelque chose, mais je n'y arrivais pas. L'ensemble me semblait vrai, mais aucun détail ne m'accrochait.

— Mais je comprends pas pourquoi vous dites que vous m'avez aidé ?

— Tabarnak ! J'vas te rafraîchir la mémoire. Le soir de notre arrivée, il y a une fille qui est entrée dans la tente avec toé. T'étais pas mal soûl, gelé et soûl. Elle aussi. Approche, hostie, que je te raconte le reste dans l'oreille.

Il avait l'air bizarre, énervé. Je me suis approché en me demandant d'où et pourquoi Maurice Major réapparaissait après tant d'années.

— Y avait juste vous deux dans la tente. Nous autres, on buvait dehors devant le feu. Je sais pas ce qui s'est passé, mais tu l'as tuée.

## 2

**EN 1970, J'AVAIS QUINZE ANS.** On ne tue pas à cet âge-là. Surtout pas un autre jeune, que l'on considère comme un des nôtres. On méprise un peu les adultes qui ne comprennent jamais rien, mais en gros on aime tout le monde. En tout cas, moi, je ne détestais personne ; même pas mes parents. À quinze ans, on n'a peur de rien. On a toute la vie devant soi. Une telle confiance nous habite. Déjà, à cet âge-là, je voulais devenir peintre. Ça, je m'en souviens très bien. Ma route était toute tracée vers le succès. Du moins, je le croyais. Je n'avais qu'à l'agrémenter de voyages et de connaissances, l'enjoliver d'aventures de toutes sortes. Vivre et arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens, comme l'a écrit Rimbaud. Facile. Et je m'aimais. J'avais confiance en moi. Je plaisais... Pourquoi aurais-je tué ? Je lui ai ri au nez.

— Vous êtes soûl, mon cher ! Vous dites n'importe quoi !

— Tabarnak non ! J'dis pas n'importe quoi. Juste la vérité.

Ça se peut que tu t'en souviennes pas. T'étais tout le temps soûl. Mais cherche dans ta tête. Pourquoi tu penses qu'on est partis le lendemain ?

— Mais ça se peut pas ! J'ai toujours été gentil et aimable.

— À part les fois que t'étais baveux, pis les autres fois que tu virais fou.

De quoi parlait-il, à la fin, ce type ? Que me voulait-il avec cette histoire à dormir debout ? Me soutirer de l'argent ? Me faire chanter ? Et ça lui a pris comme ça, tout à coup, en me reconnaissant ? Je n'avais pas l'intention de perdre mon sang-froid. J'ai décidé de jouer son jeu, pour qu'il réalise à quel point son histoire était boiteuse.

— Bon. Admettons. À quinze ans, j'ai tué une fille en Abitibi. Pourquoi ne m'a-t-on pas arrêté ?

— Parce que j'ai déguisé ça en accident, tabarnak ! Pis qu'on est partis tout de suite.

— Déguisé ça en accident ? Tu délires ! que j'ai répliqué du tac au tac.

— On était à côté d'un lac. On l'a jetée à l'eau. Le monde a dû penser qu'elle s'était noyée.

— Qui ça, on ! ? Si j'avais fait une telle chose, je m'en souviendrais.

— Pas sûr. Pis c'est pas toé qui l'as jetée à l'eau, tu dormais comme une bûche dans la tente. C'est moé pis André. On l'a balancée à l'eau.

J'écoutais cette histoire invraisemblable. Il blaguait sûrement. Inventait à mesure. J'ai essayé de me souvenir. Comment fait-on pour se rappeler le passé quand on a toujours eu les yeux tournés vers l'avenir ? J'étais en transition, en route vers le succès ; le reste était accessoire. En cherchant, j'avais des *flashes*, je revivais une atmosphère, une idée, mais j'étais si loin des éléments concrets. Premièrement, qu'est-ce que je faisais là à quinze ans ? J'étais trop jeune. Ma jeunesse... Puis, tout à coup, je me suis souvenu d'un détail important.

— C'est ridicule ce que vous dites. J'suis allé plusieurs fois en Abitibi, plusieurs années de suite. J'avais des amies. Je leur écrivais. J'en aurais entendu parler de cet assassinat-là, ou de cette noyade.

— Pas sûr. Y a des noyés chaque année, pis on passe pas notre temps à en parler. Pis moé, tabarnak, j'te dis c'que j'ai vu pis c'que j'ai fait.

Il a soulevé sa bière et en a bu une longue gorgée. Presque la moitié de la bouteille d'un coup. Avec assurance. Plus il buvait et moins il semblait avoir bu. Impressionnant. Il se redressait. Je voyais bien qu'il trouverait réponse à tout. J'étais ébranlé. Je ne me souvenais de rien, ou de si peu. Quelle histoire ! Je n'y croyais pas. Moi, un tueur ? Impossible. Il me confrontait tout de même à mon passé, me ramenait loin en arrière. Ce type était un compagnon d'enfance, même s'il paraissait beaucoup plus vieux que moi. Dans le temps, je ne l'aimais pas. Il me semble. Mais il était là, avec le groupe. Je ne l'aimais



*Trou blanc*

de Christian Lemieux-Fournier

composé en Jenson corps 18

a été mis en ligne

en juillet deux mil douze.